GÉRARD ET MARIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. FERD. DE VILLENEUVE et ÉT. ARAGO.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 17 Janvier 1827.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
EDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE
Boulevard Saint-Martin, n°. 18.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GÉRARD, } frères.	M. LEPEINTRE aîné.
PIERRE, } frères.	M. FÉDÉ.
MARIE, fiancée de Pierre.	Mlle. CLARA.
GEORGETTE, sa cousine.	Mlle. MINETTE.
UN NOTAIRE.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La Scène se passe dans un village de Provence.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

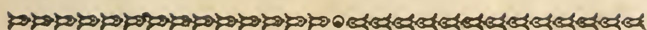
Paris, le 11 Janvier 1827. Par ordre de S. Exc.,

Le Chef du bureau des Théâtres,

COUPART.

Avis : Comme beaucoup de partitions des pièces du *Vaudeville* sont envoyées incorrectes dans la province, *M. Hus-Desforges*, chef d'orchestre de ce théâtre, prévient Messieurs les Directeurs des départemens qu'ils doivent s'adresser à lui pour les avoir exactes ; et qu'à dater de ce jour, tous les ouvrages de musique, sortis de son bureau de copie, seront revêtus de son nom.

GÉRARD
ET MARIE.



Le théâtre représente l'entrée d'un village sur le bord d'une route ; à gauche, la chaumière de Pierre ; à droite, l'entrée d'une ferme avec un clos qui va rejoindre la route ; au milieu, un peuplier, au pied duquel est un banc et une table de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, GEORGETTE.

PIERRE, en costume de marié ; il sort de la chaumière.

Il est huit heures, Marie doit avoir terminé sa toilette de noce... frappons à sa porte.

(*Il frappe à la ferme.*)

GEORGETTE, à la fenêtre.

Qui est là ?.. Ah ! c'est vous, cousin Pierre ; attendez, je suis à vous.

(*Elle disparaît.*)

PIERRE.

Cette chère Marie! puisse-t-elle partager tout le bonheur que j'éprouve... il y a si long-temps que j'attendais ce jour.

GEORGETTE.

Me v'là... bonjour cousin ! (*Elle l'arrête lorsqu'il va pour entrer.*) Eh ! bien, où allez-vous donc?

PIERRE.

Chez ma femme !

GEORGETTE.

Du tout, du tout... et tante Marguerite qui ne fait que de se lever, et à qui on n'a pas encore passé son casaquin à ramages... Ah ben! elle jetterait d'beaux cris, si elle voyait un homme entrer chez elle, surtout maintenant qu'elle ne peut plus s'sauver, et qu'elle est forcée de rester toujours dans son grand fauteuil.

PIERRE.

Cependant, petite cousine, il me semble qu'un futur a le droit d'exiger...

GEORGETTE.

Après, je ne dis pas, mais avant, jamais; du moins à c' que répète tante Marguerite, parc'que moi, vous sentez ben, que je ne peux pas encore savoir ça... Au surplus, vous n'tarderez pas à voir vot' femme, car tout à l'heure, quand elle a r'connu vot' voix, elle voulait descendre pour vous montrer sa belle robe, ses gants blancs et ses jolis rubans.

PIERRE.

Cette chère Marie!

GEORGETTE.

Je crois bien, elle ne pense qu'à vous... c'tte nuit elle vous appelait tout haut en rêvant... elle vous voyait partout.... elle se croyait déjà à la danse, et elle me donnait des coups de pieds en faisant des entrechats... alors moi par contre-coup, je faisais comme elle, et...

PIERRE.

Comment, p'tite cousine, tu rêves donc aussi?

GEORGETTE.

Tiens, si je rêve .. je ne fais qu'ça .. et c'est bien naturel... une fille à marier, ça n'a guères autre chose à faire.

Air : *Vaudeville des Scythes.*

Je rêv' souvent, pendant la nuit entière,
Qu'j'épouse enfin l'objet qu' chérit mon cœur;
J'rêv' qu'avec lui, je vas chez M. l'maire,
Et qu' nous signons tous les deux not' bonheur. (*bis.*)

Le jour paraît... malgré moi je m'éveille :
J'vois qu'*mon* époux alors vient d'décamper...
Mais j'ferm' les yeux, je me r'mets sur l'oreille
Et je m'endors afin de l'rattraper. } *bis.*

PIERRE.

Et ça te fait paticnter, n'est-ce pas?

GEORGETTE, *soupirant.*

Dam', quand on n'a que ce moyen-là.

PIERRE.

Ah! mon dieu! comme tu me dis çà!... est-ce parce qu'autrefois nous devions être unis l'un à l'autre?...

GRORGETTE.

J'crois ben... Quand un' fille a reçu des sermens... Mais les hommes. v'là comme c'est... ça vous jure tout ce qu'on veut... ça pleure... ça soupire... et puis, au moment décisif.. ça vous plante là... sans qu'on ait rien du tout... Oh! je sais ça par expérience, moi...

PIERRE.

Tu as donc eu bien du malheur?

GEORGETTE.

V'là la quatrième fois que je manque de me marier..... Pour l'un, j'étais trop petite...; pour l'autre; j'étais trop grande ou trop bavarde... ou trop... ou trop... ça n'en finissait plus... et c'était une injustice.... car enfin on n'est pas parfait.....

PIERRE.

Rassure-toi, gentille comme tu l'es, tu ne manqueras pas de prétendus.

GEORGETTE.

Oui, c'est ça qu'il y en a tant de garçons dans le village; ils sont quatre, et encore l' premier r'fuse de se marier depuis soixante-quinze ans... le second n'a plus qu'un bras, le troisième boite tout bas, et le quatrième est imbécille... Je vous demande un peu celui qu'on doit choisir.

PIERRE.

Ah! dam', petite cousine, quand on est si difficile, il ne faut pas être pressée.

GEORGETTE.

Ah ! ben oui, mais c'est que je le suis un peu moi... encore si votre frère Gérard était ici?.. Puisque ma cousine ne l'aime plus, et qu'elle m'a pris mon amoureux, je pourrais ben prendre le sien... Dieu ! était-il bel homme aussi !... et bon garçon surtout!... L' dimanche, c'est lui qui nous faisait tous danser avec son violon... les chansons les plus nouvelles, c'est encore lui qui nous les apprenait... deux amans ou ben deux amis, venaient-ils à se fâcher, il appaisait bien vîte la querelle au moyen d'un baiser... ou d'une bouteille de piquette.... et à la veillée donc, quelles jolies histoires il contait aux mamans et aux jeunes filles !... on se pressait autour de lui ; les enfans montaient sur ses genoux, sur ses épaules, ou ben se pendaient après sa veste... enfin, tout le monde l'aimait, le chérissait dans le village. . aussi quand il est parti, ça a été une désolation générale.

PIERRE.

Je le sais comme toi, Georgette ; mais je t'en prie, ne me rappelle pas le souvenir de ce bon frère.

GEORGETTE.

Non, non... c'était seulement pour vous dire que c'était imprudent à vous d'aimer ma cousine... car enfin, s'il n'était pas mort sur le vaisseau ous qui s'est embarqué.

PIERRE.

Georgette, tu sais qu'aujourd'hui doit être pour moi un jour de bonheur.

GEORGETTE.

Allons, vous avez raison.... ne parlons plus d'ça.... aussi bien, Marie doit être prête... je vous laisse ensemble, et quant à moi, puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement... eh bien ! je prends mon parti en brave.

Air : *Du Vaudeville du Château perdu.*

Pour qu'aujourd'hui ma cousin' soit heureuse,
Sans balancer, j'lui cèd' mon prétendu ;
J'vas jusqu'au bout me montrer généreuse,
Puisque jamais un bienfait n'est perdu.

J'cours donc de c'pas prév'nir tout le village,
L'adjoint, l'bedeau, l'notaire, etcetera,
J'veux qu'vot' bonheur enfin soit mon ouvrage,
P't'êtr' ben qu'un jour le ciel me le rendra.

PIERRE.

Ensemb. { Oui, qu'not' bonheur devienne ton ouvrage,
Et j'en suis sûr, le ciel te le rendra
GEORGETTE.
J'veux qu'vot'bonheur enfin soit mon ouvrage, etc.

Elle sort.

SCÈNE II.

PIERRE, MARIE.

PIERRE, allant au devant de Marie.

Enfin, te voilà Marie; je t'attendais avec impatience.

MARIE, vêtue en mariée.

Pardonne-moi, Pierre, c'est qu'en attachant cette couonne, ce bouquet... je tenais à te paraître jolie.

PIERRE, avec joie.

C'est donc aujourd'hui que tu vas m'appartenir..... longemps j'ai voulu te cacher mon amour, comme toi tu me achais le tien... mais, cet effort était au-dessus de moinême, et je puis te le dire maintenant.

Air : *Du Partage de la Richesse.* (de Fanchon.)

Depuis longtemps je soupire en silence,
Toi seule ici, possède mon amour.
Mais à la fin, je perdais patience,
Puisque j'savais qu' j'étais payé de r'tour.
Hâtons-nous donc maintenant, de nous rendre
Au tendre vœu que formait notre cœur;
Car, tous les jours qu'on est forcé d'attendre,
Sont des instans perdus pour le bonheur.

MARIE.

As-tu donc pu jamais penser que mon impatience ne fût pas égale à la tienne .. je comptais comme toi... les mois....

les jours... les heures... mais notre union dépendait-elle de moi seule... ton père Gérard n'avait-il pas reçu ma foi ?..

PIERRE.

En effet, et tu ne pouvais oublier ton serment.

MARIE.

Mes parens m'avaient destinée à lui... accoutumée dès ma plus tendre enfance à l'entendre dire qu'il m'aimait, je sentis que j'avais aussi bien de l'amitié pour lui... je me rappelle encore la peine que ça me fit quand il dut quitter la Provence. Il me prit la main, me conduisit jusqu'au haut de la montagne... et là... me montrant la mer et son vaisseau prêt à mettre à la voile, il me dit, les yeux mouillés de larmes :

« Marie, j'vas défendre mon pays... je vous quitte... ma
» jurez qu'avant mon retour, vous ne serez pas à d'autre
» qu'à moi... si dans cinq ans je ne suis pas revenu, et qu
» vous n'ayez pas reçu de mes nouvelles, alors vous sere
» libre. »

Je lui promis tout sans peine...

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Lorsqu'à regret il quitta le village,
J'avais juré d'lui garder mon amour.
De ma promess' maint'nant il m' dégage,
Puisqu'il n'est pas encore de retour,
Et qu'aucun' l'ettr' n'est v'nu' depuis ce jour.
Je savais bien quel amour était l'nôtre,
Mais j'ai dû m'taire, hélas ! jusqu'à présent ;
Car, tu n'pouvais compter sur un serment
Qui m'en eût fait trahir un autre.

PIERRE.

Je le sais... aussi cette idée est-elle venue souvent détru toute ma joie... car s'il ne t'a pas écrit, toi qu'il aimait com je t'aime !... c'est qu'il n'existe plus... pauvre Gérard !.. ne dois donc plus le revoir...

MARIE.

Il était si bon... tout le monde le chérissait dans le lage... mais éloignons ces tristes souvenirs.

PIERRE.

Tu as raison... mes larmes ne pourraient me rendre mon frère.

(*Ritournelle.*)

MARIE.

Tiens, justement, voilà tous nos amis... Georgette nous les amène... encore quelques instans et nous serons unis.

SCENE III.

Les Mêmes, GEORGETTE, PAYSANS, PAYSANNES parés, UN NOTAIRE, *il se place à une table à côté de l'arbre.*

CHŒUR.

Air : *Les Montagnards sont réunis.* (de la Dame Blanche.)

Chantons, (*bis.*) dans tout l' village,
Chantons, (*bis.*) cet heureux mariage...
Tous les parens, tous les amis
Pour vous fêter sont réunis.

GEORGETTE.

Ah! j'espère que j'ai pas été long-temps pour réunir tout l'monde... dieu!... allez-vous faire de l'effet, cousin?... tout l'village a la queue... il n'y manquera qu'les vieux qui n'marchent plus, et qu'les enfans qui n'marchent pas encore... et même je leur ai bien r'commandé de s'mettre à la fenêtre pour nous voir passer.

MARIE.

Petite cousine, je te remercie de tous tes soins.

GEORGETTE.

C'est bien... c'est bien... vous me rendrez ça le premier jour d'mes noces, si jamais je m'marie.. parc'que du train dont ça va... enfin, c'est égal... n'parlons plus d'ça...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Joseph Doche.

CHŒUR.

Voilà, voilà tout le village,
Monsieur l'notair', dépêchez-vous...

Allons, allons, vîte à l'ouvrage,
Au contrat nous signerons tous.

LE NOTAIRE.

D'abord, le marié ?

PIERRE.

C'est moi-même,
Et voilà, voilà celle que j'aime. (*bis.*)

MARIE.

Signons, signons, et qu'en ce jour
L'hymen couronne notre amour.

PIERRE.

Sans plus tarder, signons ensemble...

MARIE.

Qu'as-tu donc, Pierre ? ta main tremble... (*bis.*)
Lui donnant la plume. Elle signe.
Tiens, maintenant je suis à toi.

PIERRE, *levant les yeux au ciel.*

O mon frère ! pardonne-moi ! (*Il signe.*)

GEORGETTE, *à part.*

C'en est donc fait... Pierre l'épouse...
Malgré-moi... je soupire, hélas !...
Mais, parce qu'il ne m'aime pas,
Dois-je donc me montrer jalouse.

MARIE.

Oui, maintenant je suis à toi.

PIERRE.

O mon frère ! pardonne moi !
(*Pendant ce temps plusieurs villageois ont signé.*)

GEORGETTE.

Il faut encore un' signature,
Avant de tout conclure,
Dans notre ferme, entrons ;
Nous chanterons, nous danserons,

Et nous ferons signer en suite
Ma vieille tante Marguerittc. } *bis en chœur.*

PIERRE et MARIE.

Ah ! pour moi quel beau jour commence, (*bis*)
Je vois luire enfin le bonheur ; (*bis.*)
Pourquoi faut-il que la douceur
En soit troublée, hélas! par la souffrance.

CHŒUR.

Ensemble.

Ah ! pour eux quel beau jour commence,
Amis, chantons tous leur bonheur !
Oui, de cette heureuse alliance,
Rien ne peut troubler la douceur.

PIERRE et MARIE.

Ah ! pour moi quel beau jour commence,
Je vois luire enfin le bonheur ;
Pourquoi faut-il que la souffrance
En vienne troubler la douceur.

(*Ils entrent tous dans la ferme.*)

SCENE IV.

GÉRARD, *seul,*

(*On le voit paraître sur le haut de la montagne, conduit par un jeune villageois ; il est vêtu en paysan, un vieux chapeau de matelot, une besace, un violon sur son dos, et un bâton à la main, avec lequel il se guide.*)

Maintenant il n'y a plus à descendre... merci, merci, l'ami, je reconnais la route, et j'ai plus besoin de personne pour me conduire. (*il descend et se guide avec son bâton.*) Ah ! enfin me v'là de retour au village, je l' sens à l'air que j' respire... c'est par là que doit être l'église... (*il ôte respectueusement son chapeau.*) Par ici l' vieil arbre où nous dansions le soir en revenant des champs... tout près notre chaumière... Sans doute mon frère l'habite encore, et m'y garde un' place... de ce côté, la ferme où demeurait Marie... Marie ! ah ! mon

dieu, qu'est-ce que je sens là .. rien que l'idée d'être auprès d'elle, ça fait battre le cœur... sans doute il n' me croyent p'us de c' monde. . car je suis bien sûr que le camarade qu' j'ai rencontré hier sur la grand' route, ne leur aura pas annoncé mon r'tour. . j' lui avais bien défendu... Ces bons amis, ils vont donc me revoir... moi seul je ne les verrai p'us!... ah! bath, n' pensons qu'au plaisir de les embrasser... si l' ciel ne trompe pas ma dernière espérance, y aura encore ici quenqu's plaisirs pour moi, et je pourrons par fois être heureux.. à l'aveuglette... par exemple l' beau Gérard n'inspirera plus d' jalousie aux jeunes garçons... il n' f'ra p'us les doux yeux aux jeunes filles... autrefois, quand je courrais après elle... j'étais sûr d' les attraper, maintenant ce sont-elles qui m'attraperont... chacun son tour... cependant si je n' peux p'us les faire danser moi-même, l' camarade qui est-là sur mon épaule, pourra encore quelquefois les fair' sauter.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Le soir, quand sous la tonnelle,
J' f'rai danser l'village entier,
Ça n's'ra rien pour l'cavalier,
Je n' f'rai payer qu'la d'moiselle.
L'cachet n'coût'ra qu'un baiser...
Par contre-danse un baiser...
Un' fill' ne peut pas r'fuser.
Tour-à-tour, si j'les embrasse...
Grâce à cet heureux moyen,
Parfois, il se pourra bien
Qu'ell's fass'nt un peu la grimace :
Mais qu'est qu' ça fait donc... eh bien !
J'suis sûr que j'n'en verrai rien.

(*Il s'assied pendant qu'on entend dans la coulisse le chœur suivant.*)

Ah ! ah! on chante par là. . c'est donc fête aujourd'hui... tant mieux, j' leux s'rai p't être utile à quelque chose...

SCENE VI.

GÉRARD, PIERRE, GEORGETTE, MARIE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Chantons, (*bis.*) dans tout l'village,
Chantons, (*bis.*) cet heureux mariage.
Tous les parens, tous les amis
Pour vous fêter sont réunis.

PIERRE, sortant de la ferme, il donne le bras à Marie et à Georgette.

Oui, ma tante, quand tout sera terminé, nous reviendrons ici...

GÉRARD.

Oh! oh! je ne me trompe pas... c'est Pierre... je reconnais sa voix.

(*Il s'avance.*)

PIERRE, apercevant Gérard.

Fragment du duo de Léocadie.

PIERRE. Dieux! qu'ai-je vu? | MARIE. Gérard!... | PIERRE. C'est lui-même.

GÉRARD.

Pierre!

PIERRE.

C'est lui que je revoi.

GÉRARD.

Eh! oui, c'est ton frère qui t'aime...
Viens dans mes bras... embrasse-moi...

(*Ils s'embrassent.*)

Oui! d'espérance
Et de bonheur,
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

PIERRE.

Ah! sa présence
Trouble mon cœur,

Ensemble.

J'perds l'espérance
De mon bonheur.

MARIE.

Quelle souflrance !
Ah! pour mon cœur
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!

GEORGETTE.

Ah ! d'espérance
Et de bonheur,
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

MARIE, *prenant la main de Gérard.*

Gérard!

GÉRARD.

Marie!... Eh! quoi, c'est vous!
Ah ! pour mon cœur que ce moment est doux!

(Il l'embrasse.)

Ensemble.

GÉRARD.

Oui, d'espérance, etc.

PIERRE.

Ah! sa présence, etc.

MARIE.

Quelle souffrance, etc.

GEORGETTE.

Ah! d'espérance, etc.

PIERRE.

Mais que vois-je? tu reviens blessé, car si je ne me trompe...

GÉRARD.

Oui frère!..... oui Marie!..... je ne pourrai plus vous voir.

PIERRE.

Comment se fait-il?

GÉRARD.

Une nuit... nous étions en pleine mer, quand tout-à-coup

le cri des mousses vient nous réveiller en sursaut... Aux armes! s'écria le capitaine... voici la flotte ennemie... et tout l'équipage était déjà rangé sur le pont.

(*Tout le monde se rapproche*)

Air : *De la Sentinelle.*

Surpris alors, un ennemi nombreux,
Sur nous, d'son bord, lançait sa canonnade,
Quand un boulet passa devant mes yeux,

(*Faisant signe de serrer les rangs et de sentir le coude à gauche.*)

Et je sentis qu'j'n'avais plus d'camarade.
Comm' lui j'tombai... l'on crût qu'j'allais mourir,
Mais, d'vieux marins me rendir'nt à la vie...
A quoi pouvait-ell' me servir,
Mes yeux ne devaient plus s'ouvrir
Pour revoir encor ma patrie.

GEORGETTE.

Comment, les boulets, ça fait c't'effet-là... j' croyais qu' ça tuait... mais v'là tout.

MARIE, à part.

Pauvre Gérard !

GÉRARD.

Mais que se passe-t-il donc ici?. . personne n'est à l'ouvrage... tout-à-l'heure on chantait... j'ai reconnu la voix de mes anciens amis. (*il va dans le fond.*) Eh ! mais, les voilà !

(*Il presse la main de plusieurs paysans.*)

GEORGETTE.

Eh! oui, m' v'là aussi, moi... j' suis Georgette.

GÉRARD.

Ah! ah! c'est toi, petite cousine... et voilà aussi Claude Guérin... et mon oncle Bernard.

GEORGETTE.

Et puis Jacques Pataut... et puis Thomas Laperche.

GÉRARD.

Oui, oui, je les reconnais... Bonjour, mes amis... bonjour... tiens, vous avez tous des bouquets à vos boutonnières.

PIERRE.

Oui, frere, c'est que...

GÉRARD.

Et toi aussi, frère... tu en as un... ce n'est pourtant pas fête, aujourd'hui?

GEORGETTE.

Oh! non, mais quand il y a des noces.

GÉRARD.

Une noce?... et qui donc se marie?

GEORGETTE, hésitant.

Dam', cousin... c'est...

MARIE, bas à Georgette.

Silence! ne dis rien encore.

GÉRARD.

Eh! bien, vous ne répondez pas... Je connais sans doute la fiancée... où donc est-elle?

PIERRE, passant entre eux, et mettant la main de Marie dans celle de Gérard.

Tiens, frère, la voilà!

GÉRARD, se troublant.

Marie! comment, c'est vous?

PIERRE.

Oh! rassure-toi... elle n'a pas trahi les sermens qu'elle te fit en partant.

GÉRARD.

Serait-il vrai..., Marie, vous pensiez toujours à moi?

PIERRE, jetant les yeux sur Marie.

Oui... oui... tu reviens, et elle est libre encore.

GÉRARD.

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Et! quoi! de vos anciens sermens
Vous vous souv'nez, après cinq ans d'absence?

PIERRE.

Oui, frère, elle est libre...

GÉRARD.

Ah ! je l' sens
Ce bonheur-là... passe mon espérance ;
Car nos sermens de toujours nous aimer ,
Plus que jamais, moi je me les rappèle ,
Mais l'malheureux, mêm' quand il r'vient fidèle ,
A-t-il le droit d'les réclamer ? (*bis.*)

Ah ! ça, mais... alors ces apprêts de fête... ces chants que j'ai entendus... pour qui donc étaient-ils ? j'y pense... est-ce que par hasard le camarade qu'hier j'ai rencontré sur la grand'route m'aurait trahi... et vous aurait annoncé mon retour.

PIERRE , à part.

Quelle idée ! (*haut.*) Oui , frère , c'est cela... nous t'attendions.

GÉRARD.

Comment tous ces préparatifs seraient pour moi... et vous, Marie... même en connaissant mon malheur, vous me conservez votre tendresse?... Ah ! si vous saviez quel plaisir j'éprouve en l'apprenant!

MARIE.

Mais Gérard, pourquoi depuis si long-temps gardiez-vous donc le silence?... pas de nouvelles... pas de lettres...

GÉRARD.

C'est vrai... devais-je donc vous écrire pour vous annoncer que... oh! non ! je me disais... elle me croit toujours comme j'étais au départ... et peut-être son amour dure encore... en la prévenant... elle ne m'aimera peut-être plus...

MARIE.

Mais si ces cinq années de silence m'avaient fait supposer que vous ne reviendriez plus... et si mon cœur...

GÉRARD.

Oui, je sais bien... je risquais çà... aussi... dans ce cas là, mon parti était pris... je vous aurais caché ma douleur, mes larmes... je serais mort de chagrin, peut-être... et vous n'en auriez jamais su le motif.

GEORGETTE, à part.

Pauvr' cousin... il n' voit pas c' qu'on veut lui dire... c' que c'est pourtant que d'être ; oh ! mon dieu ! mon dieu !

GÉRARD.

Mais à présent que nous voilà réunis... que je suis sûr que vous m'avez gardé votre foi... je ne veux plus penser qu'au bonheur qui nous attend... et toi, frère, sans doute tu as aussi fait un choix parmi les jeunes filles du village... je suis bien sûr que la petite Georgette n'a pas oublié tes promesses d'autre fois.

GEORGETTE.

Oh ! quant à ça, cousin Gérard... c'est vrai que pour c' qui est du sentiment... ça y est toujours... de mon côté, du moins... mais c'est que du sien, voyez-vous...

GÉRARD.

Allons, allons, je devine tout... il s'agit probablement d'une petite querelle... Eh ! bien j'arrangerai tout ça, moi, le jour où je suis heureux... oh ! je veux que mon frère l' soit aussi.

GEORGETTE, à part.

V'là p'têtre qu'y va me r'venir maintenant.

GÉRARD.

Mais, vous êtes tous en habits de fête, vous autres ; moi je suis en costume de voyage, et comme aujourd'hui j'ai besoin de plaire à ma femme, je vas songer à ma toilette... Entrez tous à la ferme... dansez, chantez... tout-à-l'heure, moi et mon violon, nous irons vous tenir compagnie.

PIERRE, à part, aux paysans.

Surtout, ne le détrompez pas.

GÉRARD, montrant son violon.

Ah ! c'est que c'est un ami, celui-là...

(*Georgette lui donne son violon.*)

Air : *Du Vaudeville de la Ferme et le Château.*

Pour ranimer de l'équipage
Le courag' par fois endormi,

Pour m'élancer à l'abordage,
En bravant le feu de l'enn'mi,
Je n'étais pas brave à demi.
Toujours au milieu des alarmes,
A combattr' je trouvais des charmes.
Maint'nant l'dimanche au cabaret,
Je r'prendrai ben queuqu' fois les armes,
Mais, au lieu d' briquet
Et d'mousquet,
J'n'aurai qu'mon violon, mon archet.

CHŒUR.

Maint'nant l'dimanche au cabaret,
Y r'prendra ben queuqu'fois les armes, etc.

(*Ils rentrent dans la ferme ; Pierre conduit Gérard jusqu'à la porte de la chaumière ; celui-ci lui fait signe de rester.*

SCENE VI

PIERRE, MARIE.

PIERRE.

Marie, il n'est plus là... écoute moi... Je n'ai pas un instant à perdre.... mon frère ignore encore notre amour.... il faut qu'il l'ignore toujours.

MARIE.

Ah ! Pierre... que me demandes-tu?

PIERRE.

Ce que le devoir, ce que la pitié me commandent... s'il était revenu parmi nous comme autrefois il nous quitta.... peut-être aurai-je trouvé la force de tout lui dire... mais il est malheureux, il compte sur ton serment... sa dernière espérance c'est de te posséder... faut-il que son frère la détruise ?

MARIE.

Mais peut-être en revenant ici ne pensait-il plus...

PIERRE.

Ah! pouvons-nous le croire, ne l'as-tu pas entendu tout-

à l'heure : « J'en serais mort, a-t-il dit, d'une voix émue... » Ses accens m'ont frappé.... dès ce moment, je n'ai pas dû balancer.

MARIE.

Et maintenant, qu'allons-nous faire?

PIERRE.

Notre devoir, te dis-je, ... il faut nous sacrifier.

MARIE.

Mes larmes me trahiront peut-être....

PIERRE.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Oui, pour adoucir son malheur,
C'en est fait, je me sacrifie ;
Mais, puisqu'à lui tu s'ras unie,
Qu' l'amour sorte de notre cœur.
Aimons-nous comme frère et sœur.

MARIE.

Je l'sais, quand faiblement on aime,
C'sentiment peut-être oublié,
Ou bien s'affaiblir de moitié;
Mais lorsque l'amour est extrême,
Il n'se chang' plus en amitié.

PIERRE.

Marie .. tu hésites... ah! consens à ce sacrifice, je t'en supplie; au nom de la pitié... ne me refuse pas... (*il tombe à ses pieds.*) Quant à moi, je vais t'aimer en silence... oui, je jure de n'avoir jamais d'autre amour que celui qui va m'attacher à toi pour la vie.

(*Gérard sort de la chaumière, et paraît tout-à-coup.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, GERARD.

GÉRARD, s'avançant et appelant.

Pierre! Pierre! où es-tu?

MARIE.

O ciel ! le voilà, relève-toi !

PIERRE.

Nous sommes découverts.

MARIE.

Non... il n'a pu te voir.

GÉRARD, *s'avançant à tâtons.*

Ah ! ah! je vous entends... vous êtes là... n'est-ce pas?

PIERRE.

Oui, oui, frère... nous voici.

GERARD, *prenant leurs bras.*

Ah ! je vous tiens enfin... que faisiez-vous donc-là... tous les deux?... vous vous occupiez de moi, je parie... Dieu! quel plaisir j'éprouve de vous sentir-là... contre mon cœur... Dis-donc, frère, tout-à-l'heure, chez nous, j'ai retrouvé ma chambre... je n'ai eu besoin de personne pour faire ma toilette de noce... Tenez, ma femme... regardez-moi... pourrai-je vous plaire comme ça... il me manque peut-être encore quelque chose... un bouquet à ma boutonnière... j'ai bien voulu en aller chercher moi-même un au jardin, m'ais j'avais peur de me tromper de fleurs... et puis, quand je voulais cueillir une rose, je mettais toujours le doigt sur une épine... Pierre, tu m'en donneras un, n'est-ce pas...

PIERRE.

Oui, Gérard... tiens... voilà le mien.

(*Il lui donne son bouquet.*)

GÉRARD.

Le tien... oh! non... tu dois le garder aussi, car tu seras le premier garçon de noce.

PIERRE.

Prends-le... prends-le... frère... (*à part.*) Je n'en ai plus besoin.

GERARD.

Au fait... tu as de bons yeux, toi... et tu pourras le remplacer facilement.

(*Il le met à sa boutonnière.*)

Là.. maintenant, il me semble que je suis un marié au grand complet... excepté que je n'y vois pas clair. . et on dit que c'est de première nécessité dans le ménage... mais je compte snr vous, Marie.

PIERRE, regardant Marie.

Et tu as raison : elle t'aimera... elle sentira qu'auprès de toi, elle doit redoubler de soins... tes malheurs ne lui en font-ils pas un devoir?

MARIE, balbutiant en regardant Pierre.

Oui, Gérard ! ma vie entière sera consacrée à vous.... à prévenir tous vos vœux?.. Pierre l'a dit... ce sera pour moi un devoir sacré.

GÉRARD.

Ah! dame, c'est qu'il faudra un fier amour pour ne pas trouver la tâche trop pénible... être toujours là.., me guider, me conduire partout. . à chaque instant de la journée... dans notre ménage, voyez-vous... c'est pour vous que sera la peine... et le bonheur pour moi... car enfin...

Air : *En amour comme en amitié.*

Malgré mes vœux et mon ardent amour,
Malgré mes sermens de tendresse,
A vos regards, j'dois m'enlaidir un jour,
Puisqu' pour moi vous verrez arriver la vieillesse.
Mais vous, du temps bravant toujours les lois,
Sur votre front, s'il paraît quelque ride,
J'pourrai, prenant ma mémoire pour guide,
Croire aux attraits que j'vous vis autrefois.

PIERRE.

Mais avec toi, pourra-t-elle jamais se plaindre... elle connaît ton caractère. . bon et généreux...

GÉRARD.

Ah! ça, dis donc toi, fais-moi le plaisir de ne pas toujours porter la parole pour ma femme ; tu parles pour toi... je sais bien que l'amitié ne fait pas de cérémonie... elle ne regarde pas à la figure... mais l'amour, vois-tu, c'est difficile en diable.

MARIE, après un nouveau regard de Pierre.

Gérard, cessons cet entretien qui m'afflige... (*à part.*) Il le faut! (*haut.*) Tenez... voici ma main.

GÉRARD.

Ah! eh! bien, à la bonne heure; c'est parler ça!.. ce mot là, frère, me fait plus de bien que tout ce que tu pourrais dire... Vous avez raison, ma femme, en ce moment nous ne devons nous occuper que de la noce... nos amis nous attendent, allons, donnez-moi le bras .. oh! non, ce n'est pas ça.... (*Il le lui prend.*) Ah! dame, je vous le disais bien..... voilà les complaisances qui vont commencer.

Air : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Sans guid' maint'nant je n'peux plus fair' un pas,
Puisque le sort m'a privé d'la lumière,
Pour me conduire il sera nécessaire,
Que j'puiss'souvent m'appuyer sur vot' bras.
(*Gaîment*)

Si pour pouvoir marcher droit aujourd'hui,
C'est vot' secours que je réclame,
Je n'serai pas je crois l'premier mari
Qui s' l'aisse mener par sa femme.

PIERRE.

Ensemble.

De son erreur ne le détournons pas,
Puiss'-t-il toujours ignorer ce mystère;
De sa future et surtout de son frère
Y n'doit jamais connaître l'embarras.

MARIE.

Sans guid' maint'nant vous n' pouvez faire un pas,
Puisque le sort vous priva d'la lumière,
Un tel service est loin de me déplaire,
Avec plaisir je vous offre mon bras.

GÉRARD.

Sans guid' maint'nant je n'peux plus faire un pas.
Etc. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

PIERRE, seul.

Pauvre Gérard! si je restais plus long-temps ici, je n'aurais pas la force de lui cacher mon désespoir... je dois le fuir... aujourd'hui même... mais puis-je m'éloigner sans prévenir Marie... lui parler... ce serait encore augmenter ses maux et les miens... je n'ai qu'un moyen... c'est de lui écrire.

(*Pendant qu'il chante le couplet suivant, il se place à la table sur laquelle on a signé le contrat, et écrit une lettre.*)

Air : *Un jeune Grec sourit à des tombeaux.*

Dans un instant je vais quitter ces lieux,
Oui, pour jamais je fuirai ce village:
Ici du moins vous pouvez être heureux!
Et d'vot' bonheur j'emporterai l'image.
Tous les plaisirs que m'enlève le sort...
Je les oublie en m'retraçant les vôtres...
D'mon amitié c'est le dernier effort...
Et je m'dirai : du moins on peut encor
Etre heureux du bonheur des autres.

(*Il se lève.*)

Maintenant, je dois chercher un moyen de faire remettre cette lettre à Marie... car je le sens... moi-même.... je n'aurais jamais la force..... (*Apercevant Marie.*) C'est elle !.... n'importe... n'hésitons plus.

SCÈNE IX.

PIERRE, MARIE.

MARIE.

Me voici, Pierre... Gérard est au milieu de nos parens, de nos amis, et leur parle de son bonheur... de celui que tu dois goûter auprès de Georgette.

PIERRE.

Il le pense... ne le détourne pas encore de cette idée.

MARIE.

J'ai profité du moment où j'étais libre pour m'échapper... Pierre... le ton avec lequel tu m'as parlé tout à l'heure... ta résignation... tout a fait naître en moi des idées, dont je ne peux me rendre compte... tu te caches de moi... tu as un secret... quel est-il ? je veux le connaître.

PIERRE.

Tiens, Marie... cette lettre est pour toi... mon secret, il est là... rien maintenant ne me fera changer de résolution... ne m'interroge plus... lis... et tu verras que j'étais digne de ton estime.

(Il rentre dans la chaumière.)

SCÈNE X.

MARIE, seule.

Comme sa main était tremblante... pourquoi ce nouveau trouble... lisons...

« Marie, demain tu vas être ma sœur, et pourtant tu le
» sais, c'est toi seule que j'aime et que j'ai toujours aimée;
» je pars... je vais m'arrêter au port le plus prochain... là,
» sur le premier navire qui doit mettre à la voile, je pren-
» drai la place de Gérard... Dans quelque temps peut-être,
» je n'existerai plus... mais si nous ne devons plus nous re-
» voir, promets-moi de penser quelquefois à ton frère. »

Qu'ai-je lu!... il part... il me quitte.... ah! c'est trop de malheur aussi.

(Elle porte une main à ses yeux, de l'autre elle tient la lettre.)

SCÈNE XI.

MARIE, GERARD.

(Il sort de la ferme.)

GÉRARD, s'avançant.

Elle est là... je parie... je viens d'entendre le son de sa voix

(*Il fait quelques pas à tâtons et la prend par le bras.* C'est vous, Marie, je ne me suis pas trompé.

MARIE, jette un cri de surprise.

Ah !

GÉRARD.

Oui; oh ! je reconnais votre joli bras... dites donc, je viens de parler à Georgette. (*Pendant cette phrase, Gérard a fait glisser sa main le long du bras de Marie, et au moment où les deux mains vont se joindre, Marie effrayée laisse tomber la lettre.*) Eh ! qu'avez-vous donc? on dirait que vous êtes agitée.

MARIE.

Qui peut vous le faire croire?

GÉRARD.

Parbleu, je sens bien que votre main tremble... et puis j'ai distingué un froissement...vous avez laissé tomber un papier...c'est une lettre sans doute. (*Il se baisse et la ramasse.*)

MARIE.

Une lettre... mais...

GÉRARD.

Comment... vous ne répondez pas... vous paraissez plus agitée encore... Marie !.. est-ce que vous vous méfieriez de moi par hasard... est-ce que vous me cacheriez quelque secret?..

MARIE.

Moi... des secrets.

GÉRARD.

Oui... pourtant vous ne devez pas en avoir... songez-y donc... vous serez dépositaire de tous les miens... mes lettres, ce n'est que vous qui m'en apprendrez le contenu... n'aurez-vous donc pas assez de confiance en moi pour me lire aussi les vôtres?...

MARIE.

Oh ! si, Gérard !

GÉRARD.

Eh ! bien alors... pourquoi craindre de me faire connaître celle-là que vous lisiez quand je suis venu... Qui l'a écrite?

MARIE.

Pierre.

GÉRARD, montrant l'adresse.

Pierre... et elle vous est adressée ?

MARIE.

Oui. (*A part.*) Comme il se trouble.

GÉRARD, l'ouvrant.

En ce cas, je veux l'entendre... Lisez, Marie, lisez.... je l'exige!

MARIE, à part.

Que faire? dois-je lui dire la vérité?

GÉRARD, lui tendant la lettre.

J'attends!

MARIE, à part.

Ah! je n'ai que ce moyen.

(*Elle feint de lire, et porte tour à tour les yeux sur Gérard et sur la lettre.*)

« Marie, demain tu vas être ma sœur... et maintenant je » puis m'adresser à toi pour te demander un service... j'aime » Georgette... je veux l'épouser... et je n'ose... .»

GERARD.

Eh bien ?.. vous vous arrêtez.

MARIE.

C'est qu'à votre tour, votre main tremble et je ne puis continuer.

GÉRARD, sans lui rendre la lettre.

N'importe! j'en sais assez maintenant... Pardon, Marie, pardon de vous avoir soupçonnée... mais ne devez-vous pas m'excuser... songez qu'il m'est bien permis d'être jaloux, à moi, qui suis malheureux!.. pourtant à l'avenir, ne redoutez plus de soupçons de ma part... je jure de ne plus en former.

MARIE, à pert.

Qu'au moins de nous trois, il y en ait un d'heureux.

GÉRARD.

Allons, allons, bannissons toutes ces idées, et ne pensons plus qu'à la joie, qu'au bonheur que j'éprouve.... ce bon frère!... qu'il me tarde de voir ses vœux accomplis... Marie, puisqu'il vous en prie, il faut m'aider à le rendre heureux... vous me le promettez... n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, Gérard.... je vous le promets. (*A part.*) Ah! ren-

trons .. car je le sens, mon trouble me trahirait encore (*Haut.*) Mais sans doute on m'attend à la ferme... et je dois rejoindre tous nos amis.

SCENE XII.

Les Mêmes, PIERRE, *sortant de la chaumière avec un paquet et un bâton.*

PIERRE.

Les voilà ensemble.

GÉRARD.

Air : *Adieu donc, ô ma bonne mère !* (de Léonide.)

Rentrez donc; bientôt, je le pense,
Ici mon frère va venir.

PIERRE, *à part.*

Je dois éviter leur présence.

MARIE.

C'en est donc fait... il va partir !

PIERRE.

N'écoutons qu' la voix de l'honneur
Et ne troublons pas leur bonheur.

GÉRARD.

Ensemble.

La paix est rentrée en mon cœur,
Et je ne pens' plus qu'au bonheur.

MARIE.

Ah ! cachons-lui bien ma douleur,
Et ne troublons pas son bonheur.

PIERRE, *à part.*

N'écoutons qu'la voix de l'honneur, etc.

TOUS.

Adieu ! adieu !

(*Marie rentre, Pierre s'éloigne; au moment où il arrive à la montagne, Georgette qui en descend, le rencontre et le ramène.*

SCENE XIII.

GERARD, PIERRE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Eh ! bien, monsieur, où donc allez-vous? pourquoi c'bâton, ce paquet.

PIERRE, en s'éloignant.

Georgette... silence... de grâce, laisse-moi partir.

GÉORGETTE, le ramenant encore.

Non, Monsieur, je ne le souffrirai pas... comment, vous éloigner lorsqu'on m' disait qu' vous consentiez enfin à not' mariage.

GÉRARD.

Qu'est-ce à dire, frère?... tu t'éloignais!

PIERRE.

Non, non, ne la crois pas.

GEORGETTE.

Alors, Monsieur, pourquoi tous ces préparatifs de voyage?

GÉRARD, lui prenant la main, et sentant le paquet et le bâton.

Hein! qu'est-ce que c'est que cela?... tu veux quitter le village le jour où nous devons tous y être heureux.

PIERRE, à part.

Comment lui cacher mon projet?

GEORGETTE.

Allez, allez, j' vois c' qu'il en est... vous vous êtes trompé... il ne m'aime pas.

GÉRARD.

Je te dis qu'il t'aime, moi... je pourrais t'en donner la preuve... n'est-ce pas, frère, qu'elle t'est toujours chère?... que tu n'as pas oublié tes anciens sermens.. et cette lettre, que tu écrivais tout-à-l'heure à Marie; tiens, la voilà.

PIERRE, à part.

O ciel! ma lettre entre ses mains!... Marie m'aurait-elle trompé?

GÉRARD, donnant la lettre à Georgette.

Quiens, lis, petite cousine... lis, et tu verras qu'il ne veut pas renoncer à toi.

GEORGETTE.

Comment... il m'aimerait... mais alors... pourquoi n' m'écrivait-il pas à moi-même... il m' semble que j' sais lire.

PIERRE, voulant prendre la lettre.

Frère!... je ne souffrirai pas...

GÉRARD.

Ah! il s'agit de ton bonheur... et si tu y mets de l'entêtement, j'en mettrai aussi, moi. (*à Georgette.*) Voyons, lis ; nous écoutons.

GEORGETTE, lisant.

« Marie, demain tu vas être ma sœur... mais c'est toi seule
» que j'aime... et que j'ai toujours aimée. »

GÉRARD.

Comment... il y a ça ?

GEORGETTE.

Certainement, qu'il y a ça. (*continuant.*) « Je pars, je
» vais m'arrêter au port le plus prochain. »

GÉRARD.

Assez... assez!

GEORGETTE, continuant.

« Là, sur le premier navire qui doit mettre à la voile... »

GÉRARD.

Assez, te dis-je!... donne-moi c'te lettre.

GEORGETTE.

La v'là, M. Gérard.

GÉRARD, la prenant et la froissant dans ses mains.

Elle m'avait trompé !

PIERRE.

Maintenant, tu connais mon secret... je dois partir...

GÉRARD.

Laisse-moi... je ne veux rien entendre... n'étais-je déjà pas assez malheureux!... et devais-je croire que je serais trahi par vous ?

SCENE XIV.

Les Mêmes, MARIE.

MARIE.

Gérard... on vous attend à la ferme, et je suis venue afin de vous conduire moi-même.

GÉRARD.

Ah! c'est vous... Marie!... tenez, voilà votre lettre... reprenez-là... maintenant j'en sais le contenu.

MARIE.

Tout est découvert.

GÉRARD.

Oui, mais ce n'est pas à vous que j'en veux... c'est Pierre qui est coupable... car enfin... si à ma place il avait dû partir... et si en s'éloignant il m'avait dit : Tiens frère... voilà ma fiancée... c'est mon bien le plus cher... je te la confie... j'aurais veillé sur elle, comme sur un dépôt sacré... et si j'avais senti que dans mon cœur l'amour allait remplacer l'amitié... je me serais éloigné pour jamais.

PIERRE.

J'allais le faire !

GÉRARD.

Oui... mais il n'était plus temps... c'est quand je reviens blessé, malheureux... que vous profitez de ma cruelle position... pour m'abuser... Pour tromper... qui?... un pauvre aveugle.... Songez donc au malheur qui l'attendait.... défiant... jaloux... car il l'aurait été... si un jour il se fût aperçut qu'il n'était plus aimée... alors plus de ressources... sa main aurait été enchaînée à jamais.

PIERRE.

Mais, n'aurais-tu pas été plus à plaindre en apprenant que cette noce...

GÉRARD.

N'était pas la mienne... oh ! non.... en venant ici je pensais à vous, Marie... et je me défiais déjà de vot' amour... je me disais : « Je ne suis p'us aimé... je ne peux p'us l'être. »

MARIE.

Oh ! Gérard, ne pensez pas.

GÉRARD.

Mais du moins si elle n'est pas ma femme, je serai près d'elle.... je ne la quitterai jamais... alors je n'osais pas entrevoir un bonheur aussi doux que celui que vous m'avez fait espérer... mais, pardon... pardon... le malheur me rend injuste.. car enfin, n'alliez-vous pas vous sacrifier pour moi... Allons... c'est fini maintenant... frère, partons.

PIERRE, l'arrêtant.

Partir!... que veux tu faire?

GÉRARD, il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.

Eh! morbleu... vous conduire à la noce... Pierre, ta

main... Marie... la vôtre... pardonnez-moi mes reproches... c'est moi qui avais tort... Cependant, quoique vous ne soyez pas ma femme.... j'espère que ma... sœur, voudra bien me conduire encore quelquefois.

MARIE.

Oh! toujours!

GÉRARD.

Bien!.. à présent, je n'ai plus qu'une prière à vous faire... quand vous parlerez de vos amours, éloignez-vous un peu de moi, mes amis... je ne pourrai vous voir... Eh ben! tâchez que je ne puisse pas non plus vous entendre dans les commencemens... parce qu'après.... il faudra ben... que.... (*Il essuie encore quelques larmes, et dit en se retournant du côté des paysans qui sont entrés pendant la fin de la scène.*) Etes-vous prêts vous autres...

GEORGETTE.

Oui, cousin Gérard... tenez, v'là vot' crincrin.

(*Elle lui donne le violon.*)

GÉRARD.

C'est bien; suivez-moi tous... j'ouvre la marche...

(*Il se met à la tête de la noce en jouant du violon; Georgette le conduit, et on les voit tous défiler sur la montagne, pendant que le cœur reprend.*)

CHŒUR FINAL.

Chantons, (*bis.*) dans tout l'village,
Chantons, (*bis.*) cet heureux mariage,
Tous les parens, tous les amis
Pour vous fêter sont réunis.

FIN.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, n° 7.